



Ethnonationalisme et mondialisation : interdépendances et particularités historiques

Gaby Hsab
Professeur en communication
Université du Québec à Montréal

<hsab.gaby@uqam.ca>

COMMposite, v2003.1

Depuis le 11 septembre 2001, on assiste à la publication ou à la réapparition d'ouvrages portant sur les effets néfastes de la mondialisation, les dangers du fanatisme religieux et les rapports entre les civilisations. Le choc du drame qui s'est déroulé en sol américain semble avoir réactivé l'intérêt sur ces sujets. Souvent, aussi bien dans ces ouvrages que lors des débats médiatiques, deux grandes optiques à la mode émergent des discussions dans le but de simplifier la compréhension des rapports internationaux qui sous-tendent les événements du 11 septembre et leurs conséquences. La première optique étant celle d'un Jihad versus McWorld, titre de l'ouvrage de Benjamin Barber ; la seconde étant celle d'un Choc des civilisations, titre de l'ouvrage de Samuel Huntington. La thèse de Barber consiste à traiter les mouvements sociaux et religieux, opposés aux impérialismes économiques et culturels, et les mouvements d'intégration économique et culturelle comme étant les deux visages d'une même menace à la démocratie. Cependant, cela n'empêche pas Barber d'opposer ces deux mouvements et de voir en eux deux antagonismes irréconciliables. De son côté, Huntington analyse les collisions civilisationnelles et religieuses qui justifient, selon lui, l'échec du libéralisme occidental dans le reste du monde. Les deux auteurs convergent ainsi dans le diagnostic qu'ils font des rapports communicationnels entre les cultures, soit cette opposition, cette lutte, ce Jihad contre la modernité et qui est promu par les nationalismes ethnoreligieux, qu'il soient locaux (dans le cas de Barber) ou transfrontaliers (dans le cas de Huntington). Or, nous croyons que ces oppositions ne révèlent qu'une partie de la réalité de ces mouvements qui ne sont pas l'unique résultat du refus de la modernité et de la démocratie ou de leur échec. Ces mouvements sont davantage, le produit d'une série de processus historiques complexes que nous proposons d'analyser ici, afin de démontrer que Jihad est parfois pour et non contre MacWorld. L'un n'est ni nécessairement la négation de l'autre ni son étouffement.

Descripteurs : ethnonationalisme, ethnicité, mondialisation, religion, internationalisation, libéralisme, Lumières, fondamentalisme.

Présentation conseillée pour citer cet article : Hsab Gaby (2003), « Ethnonationalisme et mondialisation : interdépendances et particularités historiques », COMMposite, v2003.1, <<http://commposite.org/2003.1/articles/hsab.pdf>>

Table des matières

Introduction	2
1. Pourquoi l'ethnonationalisme ?	2
2. De l'origine du nationalisme moderne	3
2.1 L'imprimerie et la Réforme protestante	3

2.2 L'humanisme des Lumières et ses dérapages	4
2.2.1 En Angleterre	4
2.2.2 En France	4
2.2.3 En Allemagne	5
2.3 Sur le lien entre le nationalisme et le capitalisme	5
2.4 Sur le lien entre le nationalisme et les moyens de communication	5
3. De l'internationalisme à la mondialisation	6
4. Des particularités du nationalisme	7
4.1 Les racines ethnoculturelles	7
4.2 La matrice religieuse	7
4.3 Les diversités de son interprétation	8
Conclusion	8
Références bibliographiques	9
Pour en savoir plus	10

Introduction

L'intégration économique au capitalisme libéral, l'intégration politico-juridique aux systèmes de gouvernance multi-latéraux et l'intégration technologique aux nouveaux moyens de communication, en passant par l'intégration culturelle au modèle américain dominant, font désormais partie du processus de mondialisation en marche partout sur la planète. Parallèlement, et paradoxalement, un autre processus de désintégration territoriale, de nationalisme ethnique local ou transfrontalier se dresse face au premier. Il prend la forme apparente d'une résistance aux forces intégratrices, d'un Jihad vs McWorld (Barber, 1996), d'un choc des civilisations (Huntington, 1997) ou encore d'une revanche des cultures (Mattelart, 1995).

Ce que Anthony Smith (1981) qualifie de « renaissance de l'ethnicité » traduit, en effet, une tendance lourde commencée depuis une vingtaine d'années, mais qui a pris de l'ampleur avec la chute du communisme et la désintégration du territoire de l'ex-Union Soviétique, le triomphe apparent du capitalisme libéral et La fin de l'histoire (FUKUYAMA, 1992). Par ailleurs, au cours des années 1990, pas moins d'une vingtaine de nouveaux états ont été officiellement reconnus par l'ONU, alors que d'autres attendent impatiemment leur tour. Curieusement, les nationalismes prolifèrent et progressent en même temps que la mondialisation, phénomène en apparence paradoxal mais qui se justifie par un lien logique de dépendance et de besoin de légitimation de l'un par l'autre (Dieckhoff, 2001; Pérez-Agote, 1999).

Ainsi, l'opposition entre les deux processus s'avère attrayante, d'autant plus qu'elle est palpable dans les contradictions manifestes des orientations de l'un et de l'autre : le premier prêchant un village global transparent et homogène, le second réclamant la défense des villages locaux imperméables et distincts. Cependant, ces contradictions justifient-elles la corrélation inhérente au développement de ces deux processus ? Et si tel est le cas, s'agit-il d'une opposition ou plutôt d'une complémentarité ?

Cet article se veut un éclairage historique montrant que l'interdépendance des deux processus ou leur opposition ne traduisent pas nécessairement les conditions, parfois communes, d'autres fois singulières, qui les ont produits. Par conséquent, l'un n'est ni nécessairement la négation de l'autre ni son étouffement.

1. Pourquoi l'ethnonationalisme ?

Nous emploierons le terme nationalisme ethnique ou ethnonationalisme [1] pour désigner les mouvements nationalistes dont la possession d'un territoire est une condition *sine qua non* à leur lutte et à leur existence, et pour qui l'ethnicité commune constitue leur élément mobilisateur [2]. Cette acception inclut :

1. plupart des mouvements de sécession qui ont eu lieu, notamment, en Europe de l'Est et dans la partie asiatique de la Russie. De la séparation à l'amiable entre les républiques Tchèque et Slovaque jusqu'aux massacres de l'ex-Yougoslavie, en passant par la Tchétchénie (toujours dans la course) et la création d'états indépendants en

[1] Emprunté à Anthony Smith (1979, 1981 et 1990).

[2] Par ethnicité commune, nous adhérons à la signification donnée par Smith (1981, p. 66), à savoir le partage d'un sens commun des origines, de l'histoire et du destin, fondé sur le sentiment d'appartenance à une collectivité homogène et solidaire.

Arménie, en Azerbaïdjan, en Ouzbékistan et ailleurs ;

2. mouvements protectionnistes, souvent de droite, agissant à l'intérieur de la nation. Ils sont souvent actifs dans les pays occidentaux, proclamant la purification de la culture et la redéfinition de l'identité nationales, que ce soit face à l'immigration ou face au libre échangeisme qui menace certains secteurs de la production locale. Le Front national français, le Parti libéral autrichien et le Parti du peuple danois en sont les exemples les plus frappants ;
3. mouvements fondamentalistes et réactionnaires dont l'objectif ultime consiste à transcender les frontières des états à partir desquels ils opèrent en revendiquant l'unification des peuples de ces états sur la base d'une culture, d'une religion ou d'une civilisation communes. L'intégrisme musulman en est aujourd'hui l'un des plus célèbres.

Ces trois mouvements ont en commun, et dans leurs discours et dans leurs pratiques, le sens du retour à la tradition et aux valeurs ancestrales, aux moments où la communauté avait le contrôle exclusif de sa destinée et de sa souveraineté territoriale. En plus, sous toutes leurs formes, qu'elles soient pacifiques ou violentes, ces mouvements sont fondés sur l'exclusion de ceux qui seraient considérés comme « étrangers » à leur définition de la communauté. Ils prônent l'homogénéisation locale et poussent tout observateur à confirmer qu'ils vont à contre-courant des tendances actuelles d'homogénéisation globale.

Cela peut bien être le cas, sauf qu'il s'agit, à notre avis, d'une explication partielle fondée sur les circonstances manifestes de leur développement, et non sur la complexité historique du phénomène d'ethnonationalisme auquel nous portons notre attention dans cet article. Dans ce sens, ce sont les circonstances d'émergence du nationalisme comme étant un phénomène historiquement indépendant de la mondialisation qui nous intéressent, et non la discussion sur le phénomène de la mondialisation lui-même.

2. De l'origine du nationalisme moderne

Le nationalisme moderne, en tant que principe politique et le sentiment qui l'accompagne [3], émerge avec la création des États Nations en Europe, au XVIIe et au XVIIIe siècles. Il traduit une tendance commencée avec la Renaissance et les Lumières, présente dans les idéologies de la Réforme protestante et de la Révolution française, ancrée dans la tradition capitaliste libérale et la révolution industrielle et consolidée par l'imprimerie et les nouveaux moyens de communication. Ces phénomènes, qui se sont développés à peu près à la même époque, sont très liés, rendant arbitraire la préséance de l'un ou de l'autre dans la formation de la nation, bien que la plupart des théoriciens du nationalisme privilégient une piste d'explication au détriment des autres.

2.1 L'imprimerie et la Réforme protestante

L'invention de l'imprimerie par Gutenberg au XVe siècle fut décisive dans les possibilités de produire et de distribuer les connaissances [4]. Non seulement les livres sont devenus moins dispendieux, mais on pouvait finalement traduire, produire et reproduire le savoir dans les langues vernaculaires (alors que le latin était encore dominant dans l'éducation). Ainsi pouvaient s'exprimer les littératures locales, devenues nationales, octroyant crédibilité et légitimité à la construction d'une conscience identitaire distincte.

Ainsi, la première grande réalisation de l'imprimerie commence par la traduction de la Bible en allemand, par le fondateur du Protestantisme Martin Luther. Or, le mouvement de Réforme de Luther en Allemagne et de Calvin en France ne fut pas uniquement un mouvement de protestation contre l'hégémonie de l'Église de Rome, mais il s'accompagna d'une nouvelle philosophie chrétienne faisant appel à la conscience individuelle dans les actes que chacun commet, ouvrant, du même coup, la voie à la multiplication des sectes et des Credo [5].

Par contre, bien que le protestantisme se voulût universaliste dans sa mission, au même titre que le catholicisme, le fait même de son opposition à ce dernier discréditait cet universalisme. Obligés de se défendre, les réformistes

[3] Selon Ernest Gellner (1989, p.11), ce principe « affirme que l'unité politique et l'unité nationale doivent être congruentes », et que le sentiment qui l'accompagne est de colère ou de satisfaction face à sa violation ou à sa réalisation. Ce point de vue est également partagé par Eric Hobsbawm (1990).

[4] Benedict Anderson (1993) remarque qu'au début du XVIe siècle, 20 mille livres furent imprimés. Ce chiffre a grimpé à 200 mille un siècle plus tard.

[5] À ce sujet, voir Kohn (1955).

s'étaient enclavés dans des régions et des territoires spécifiques, ouvrant la voie à la création d'entités communautaires séparées du pouvoir étatique central et fondées sur une appartenance religieuse commune.

2.2 L'humanisme des Lumières et ses dérapages

Les fondements philosophiques qui ont encadré la pensée nationaliste sont incontournables. Plus importants chez les premiers théoriciens du nationalisme (Hayes, 1931; Lefebvre, 1988 ; Kohn, 1944), ces fondements s'appuient sur les grands principes des Lumières, leur humanisme universel, leur rationalisme et le romantisme qu'ils ont nourri. Entre autres, les grandes tendances de la pensée nationaliste avaient pris racine chez Locke et Bolingbroke en Angleterre, chez Voltaire et Rousseau en France et chez Herder en Allemagne.

2.2.1 En Angleterre

Nouveau bastion du protestantisme, la séparation de l'État et de l'Église s'est accompagnée, en Angleterre, d'une réforme parlementaire fondée sur la conscience et les libertés individuelles, et sur la suprématie de la loi devant le roi. Or, l'idée selon laquelle ce modèle libéral de la nation anglaise représente le mieux le progrès et le respect humain s'est manifestée à travers la matrice religieuse et communautaire.

Selon Henry St-John, Viscount Bolingbroke (1678-1751), philosophe et membre de l'Église d'Angleterre, Dieu a créé les nations pour être guidées par deux lois : la loi universelle de la raison, obligatoire et commune à tous, et la loi particulière à travers laquelle chaque communauté gère ses propres affaires. À cet effet, Carlton Hayes (1931) écrit que la tyrannie de l'autorité de l'Église catholique dénoncée par Bolingbroke a été réclamée par ce dernier comme étant raisonnable et divine dans la forme de l'État national. Il était devenu l'apôtre du nouveau covenant du nationalisme. De son côté, Hans Kohn (1955) souligne que le nationalisme anglais, qui était l'un des premiers nationalismes modernes à s'être manifesté en Europe, porte en lui à la fois les germes de l'ethnicisme hébreux, fondé sur la notion du contrat entre Dieu et son peuple élu, et les germes du messianisme catholique et universaliste romain.

Le cas de l'Angleterre est très significatif, puisqu'il a largement inspiré la philosophie nationaliste des humanistes des Lumières. Dans un sens, Dieu demeure source de la vie, de la nature, de la raison, des droits naturels et des libertés ; désormais, il suffit de gérer d'une façon rationnelle cette vie, cette nature, cette raison, ces droits et ces libertés. Mais, comme il est impossible de faire appliquer ces principes à l'humanité entière, l'État national devient un point de départ incontournable. L'allégeance à la nation serait alors un tremplin vers l'allégeance universelle.

2.2.2 En France

En 1772, suite à la demande d'un noble polonais inquiet de la menace prussienne, russe et autrichienne sur la Pologne, Jean-Jacques Rousseau écrit un essai intitulé *Considérations sur le gouvernement de Pologne*. Les notions de souveraineté, de démocratie politique et d'autodétermination, présentes dans ses autres écrits, prennent une envergure nationaliste dans cet essai. Rousseau y insiste sur le caractère national des institutions qui forment « le génie, le caractère, les goûts et les coutumes d'un peuple ». Cela inspire, selon Rousseau, l'amour ardent d'une nation fondée sur « des habitudes » dont il est impossible d'en tracer la source.

Réinterprété par les révolutionnaires français, ce nationalisme, aux principes humanitaires, s'est transformé en un nationalisme radical, celui des Jacobins [6]. Fondé sur le culte de La nation, le nationalisme jacobin s'est traduit par un militarisme excessif, des rituels, des fêtes, des parades et des slogans contribuant à la fétichisation de la nation – devenue inextricable de la volonté divine. Hayes explique à cet effet que la croyance des Jacobins au pouvoir mystique des mots, des formules, des rituels et des symboles était, dans son essence, religieuse.

Par conséquent, l'universalisme humanitaire au nom duquel la Révolution française a pris racine n'a jamais été traduit dans les faits. Fondamentalement, il ne s'agissait que de la transposition du langage religieux dans le langage national qui donne à ce mouvement, séculaire en apparence, une charge émotive et une ferveur beaucoup plus fortes que n'importe quel autre mouvement séculaire. C'est la raison pour laquelle Benedict Anderson (1993) associe le nationalisme à la parenté et à la religion plutôt qu'au libéralisme ou au fascisme. Selon Anderson, tout comme la religion, le nationalisme a « transformé la fatalité en continuité et la contingence en sens ». Le tout se traduisant en une

[6] Du nom d'un monastère parisien devenu un Club pour les membres de l'Assemblée nationale durant la Révolution. Même après sa dissolution, quelques années plus tard, ce club est devenu le symbole d'un nationalisme qui place les intérêts de la nation française par-dessus les intérêts de tous.

expression politique qui surgit d'un passé immémorial et qui glisse dans un futur illimité.

2.2.3 En Allemagne

On attribue à John Herder le mérite d'avoir donné un nouveau souffle au nationalisme qui est inspiré par la culture ou le *folk*. Dieu demeure la source, non seulement de la vie, de la nature et de la raison comme en Angleterre et en France, mais aussi de la « division naturelle de la race humaine ». La religion est donc un sentiment profond, ancré dans la culture, la langue, la littérature et les coutumes, bref, dans le *common folk*. La culture nationale qui commence avec la géographie et le climat est la représentation ultime de ce sentiment. En plus, sous l'influence du romantisme, la gloire et la beauté des paysages prennent une importance sacrée, ajoutant une dimension mystique au territoire.

Donc, l'État national n'était pas uniquement une organisation sociétale basée sur la loi humaine dans le but d'assurer liberté, sécurité et bonheur à ses citoyens ; cet État est devenu, de plus, une personnalité organique, une création de Dieu, plus grande et plus puissante que les individus qui le composent. On assiste ainsi au passage du nationalisme politique vers le nationalisme culturel. Un nationalisme tourné vers le passé plutôt que vers l'avenir.

Comme dans le cas de Bolingbroke, de Rousseau et des philosophes de l'Époque, le nationalisme de Herder se voulait universel, basé sur le respect mutuel entre les nations. Par contre, l'appel aux valeurs et aux traditions communes a servi d'alibi aux états pour légitimer aussi bien l'usage de la force contre les citoyens qui mettaient en cause leur légitimité que la promotion des guerres d'expansion au nom de l'unification nationale.

2.3 Sur le lien entre le nationalisme et le capitalisme

Le capitalisme libéral demeure, pour plusieurs, l'élément fondamental derrière l'expression nationaliste. Il marque le passage de l'État à l'État-Nation. Ernest Gellner (1989) et Immanuel Wallerstein (1991) voient dans le nationalisme une création politique née des besoins du système mercantile et industriel d'aménager l'espace et de contrôler le territoire. De son côté, Eric Hobsbawm (1990) trace le nationalisme dans la distribution inégale des richesses en Europe, d'abord, et dans le reste du monde par la suite. Pour ces auteurs, avec la transformation de l'économie rurale en économie urbaine, l'accumulation du capital et la nouvelle division du travail, la classe moyenne voyait dans l'État national un excellent cadre opérationnel pour entreprendre ses activités et protéger ses intérêts.

À cet effet, à l'instar du nationalisme culturel qui s'est inspiré du romantisme, le nationalisme libéral du XIXe siècle s'est inspiré de l'évolutionnisme darwinien en hiérarchisant les cultures sur la base de la nouvelle philosophie positiviste justifiant, du même coup, la conduite colonialiste et civilisatrice.

Par conséquent, l'idéologie messianique qui a guidé les premiers nationalismes européens n'a jamais été abandonnée. Ironiquement, même le communisme, dont l'objectif ultime était de créer une société planétaire transcendant les états, n'a pas échappé à cette hiérarchisation des sociétés ni au messianisme de sa conduite. Tout comme le libéralisme, le communisme trouvait dans la nation un impératif à la prise de pouvoir par le prolétariat. L'État national devient ainsi l'unité à partir de laquelle la solidarité de classe commence, avant d'atteindre la solidarité universelle. Sur ce, Balibar et Wallerstein (1988) concluent que l'idéologie libérale qu'incarrait le président américain Woodrow Wilson et l'idéologie communiste qu'incarrait Nikolai Lenin, en 1917, ont beaucoup en commun. Entre autres, ils partagent l'héritage des Lumières et la croyance que l'humanité arrivera rationnellement et consciemment à construire la société idéale, et que l'État est un instrument clé dans cette construction. Ces deux idéologies partagent aussi l'idéal d'autodétermination, même si, à la fin du processus, le libéralisme légitime et renforce l'État alors que le communisme l'affaiblit. Le nationalisme deviendra, ainsi, le cheval de bataille de ces deux idéologies.

2.4 Sur le lien entre le nationalisme et les moyens de communication

L'autre élément marquant dans la construction de la nation et le renforcement de l'idéologie nationaliste dans ses débuts, se trouve dans les moyens de communication. À partir du XVIIe siècle, l'éducation nationale était devenue la pierre angulaire de tous les mouvements nationalistes afin d'unir le peuple autour d'un même sentiment d'affinité et de destinée commune. À l'éducation s'ajoute, en Angleterre et en France d'abord, la création des réseaux de chemin de fer pour assurer les liens entre les quatre coins de la nation. D'un autre côté, le journalisme s'est développé avec

l'imprimerie, contribuant à la création et au renforcement d'une conscience identitaire nationale collective.

Par la suite, l'évolution des moyens de transport et de communication avait multiplié les possibilités pour les états de renforcer leur hégémonie territoriale et de véhiculer leur idéologie au plus grand nombre de citoyens. En plus, la coercition, souvent sanglante, fut plutôt la règle dans la subjugation des cultures minoritaires de la nation. En effet, depuis le nationalisme jacobin, où la presse pouvait tout critiquer sauf la Nation et son représentant, le Roi, jusqu'à nos jours, le contrôle des moyens de communication demeure au cœur des préoccupations étatiques, puisqu'ils représentent une force symbolique extraordinaire permettant à « la communauté imaginée », pour reprendre cette métaphore de Benedict Anderson, d'exister et de se perpétuer.

3. De l'internationalisme à la mondialisation

Avec la création des états nationaux, les rapports internationaux avaient remplacé les rapports interétatiques. L'internationalisme prend ici la forme d'une relation formelle entre les nations. C'est le début de la diplomatie internationale dont les objectifs premiers furent la protection des intérêts politiques et économiques des pays concernés. Sur le plan économique, les états commencèrent à augmenter leurs tarifs douaniers afin de protéger leurs industries et les échanges commerciaux furent renforcés par la construction de flottes marchandes en vue d'accroître le commerce outre-mer. L'activité économique était ainsi pensée en termes de politique nationale, instaurant le protectionnisme comme règle d'or des échanges commerciaux. La régulation des prix, l'appui à l'agriculture, à l'industrie et au commerce nationaux contre la compétition étrangère s'accompagnèrent d'une politique coloniale rigoureuse fondée sur l'importation des matériaux bruts et l'exportation des produits finis.

Sur le plan des lois internationales, l'idéal poursuivi, ou du moins déclaré, fut la compréhension et le respect mutuels. Ceci marque le passage de *La loi de guerre et de paix*, essai publié en 1625 par le juriste et diplomate hollandais Hugo Grotius (1583-1645), aux *Principes de la loi internationale*, rédigé par le juriste et philosophe anglais Jeremy Bentham [7] (1748-1832). Ce passage traduit, en effet, les transformations structurelles dans les relations interétatiques.

À la suite de la Première Guerre mondiale, c'est la Ligue des Nations qui représentera l'aboutissement ultime de l'institutionnalisation des rapports internationaux, et que les Nations Unies assumeront par la suite, du moins officiellement. Paradoxalement, ou naturellement, les mêmes canaux qui ont servi à la construction et au renforcement du nationalisme se retrouvent au cœur de l'internationalisme. Les chemins de fer et les réseaux de transport, les moyens de communication et le langage symbolique unificateur de l'ensemble des nations allaient, cette fois, marquer cette construction.

Par ailleurs, Armand Mattelart (1996) résume bien les transformations spatio-temporelles dans les relations internationales à partir des premières conférences et des premiers traités fixant les normes et les règles d'usage dans tous les domaines de production : standardisation des marchandises et des unités de mesure, uniformité des produits et ainsi de suite.

Il ne serait plus faux d'affirmer, par conséquent, selon Balibar et Wallerstein (1988), que le nationalisme et l'internationalisme sont les deux faces d'un même processus, celui des tendances historiques entourant le développement du capitalisme. En effet, l'imbrication des phénomènes nationaux et internationaux et leur lien avec l'économie de marché rendent, à première vue, impossible toute tentative de dissociation de ces deux phénomènes. Aujourd'hui, le triomphe du libéralisme et son imposition à travers la planète viennent d'être consolidés par l'intégration juridique, technologique et culturelle. La nation demeure cependant, l'unité politique centrale qui permet au système actuel de préserver son hégémonie et d'assurer cette intégration.

Comme le résume bien Anthony Smith (1979), l'internationalisme est la reconnaissance mutuelle des nationalismes des autres. Wallerstein (1988) a ainsi raison d'affirmer à ce sujet que le fait de ne pas être une Nation signifie, pour une communauté quelconque, l'exclusion du jeu qui lui permet de se tailler une place dans la hiérarchie du système mondial. Mattelart (1995) abonde dans ce sens lorsqu'il affirme le « retour aux cultures particulières, à la tradition, au territoire, aux valeurs singulières, [et la] renaissance des nationalismes et des particularismes » attribuée à la tension entre « la pluralité des cultures » et « les forces centripètes de l'universalisme ». À notre avis, si ces observations sont justes, elles ne peuvent pas, à elles seules, expliquer la montée des ethnonationalismes.

[7] Père de l'utilitarisme et promoteur des libertés individuelles. Malgré ses convictions pacifiques, Bentham croyait en la supériorité de la langue anglaise et aux différences raciales, climatiques et religieuses entre les peuples.

4. Des particularités du nationalisme

Plus haut, nous avons souligné la définition que donne Gellner (1989) au nationalisme en tant que « principe politique et le sentiment de colère ou satisfaction qui l'accompagne ». Or, la réussite de ce principe politique, plus particulièrement de la doctrine nationaliste, tient à plusieurs facteurs dont ses racines ethnoculturelles, sa matrice religieuse et les diversités de son interprétation.

4.1 Les racines ethnoculturelles

Force est de préciser que le partage d'une langue, d'une histoire et des traditions communes était toujours l'élément le plus marquant dans la mobilisation des masses, malgré le discours idéaliste des Lumières et malgré le libéralisme universaliste justifiant la création de la nation. Depuis ses débuts, la nation moderne était celle de la communauté ethnique enveloppée d'un cadre politiquement nouveau. Ce fut le cas presque partout en Europe où nous avons déjà souligné les cas les plus significatifs en Angleterre, en France et en Allemagne.

Cependant, l'argument qui se dresse face à ce présupposé ethnique du nationalisme se trouve dans le fait que les frontières géographiques de la communauté n'ont jamais été respectées, et que l'expansion des territoires nationaux n'a jamais respecté les particularités culturelles des minorités qu'elle intégrait sous sa bannière, les obligeant à se conformer à l'impératif national quitte à subir les représailles du centre. Néanmoins, il serait utile de noter que l'usage de la force n'est pas parvenu à transplanter les loyautés locales et communautaires.

Ainsi, il existe souvent à l'intérieur de chaque nation, malgré les coercitions et la subjugation générationnelle, des minorités ou des groupes qui ne se reconnaissent pas dans l'entité politique qui les englobe. Leur loyauté primaire demeurant communautaire, ils ne manquent pas d'occasions pour afficher leurs caractéristiques distinctes. Comme le note Kohn (1955), les minorités ethniques, linguistiques et religieuses en Europe, par exemple, ont été absorbées mais non assimilées.

Nous croyons à cet effet, comme René-Jean Ravault (1986) l'avait démontré dans le cas des minorités francophones au Canada, que la portée de la communication interpersonnelle, symbolique et horizontale parmi les membres d'un groupe communautaire est, de loin, plus tenace que la portée de la communication étatique verticale. En Europe, le cas des mouvements d'indépendance, catalan, breton, corse, écossais et basque, entre autres, témoigne bien de cette ténacité. Dans d'autres cas, le transfert de la loyauté locale vers la loyauté nationale n'aurait pas réussi, à notre avis, si l'appel au sentiment ethnique n'avait pas été omniprésent.

À cet effet, notons qu'il existe deux grands courants pour désigner le sentiment ethnique. L'un, primordialiste, associant l'ethnicité à un sentiment fondamental d'association entre les membres du groupe, sentiment enraciné dans la psychologie humaine. L'autre, instrumentaliste, insistant sur le caractère volatile du sentiment ethnique, fruit des circonstances et matière à manipulation par les groupes d'intérêt.

Ces deux courants ont leur parallèle dans la définition même du nationalisme, dans la mesure où les uns y trouvent une construction politique née des impératifs économiques, alors que les autres y trouvent le lieu où les sentiments d'appartenance se manifestent le mieux, mais selon le contexte historique dans lequel ils évoluent. Or, à l'instar de Smith (1979, 1981, 1990), nous croyons que les deux éléments sont interreliés, et que la construction politique de la doctrine nationaliste ne pourrait pas réussir auprès des masses en l'absence d'une conscience communicationnellement propagée des différences communautaires vis-à-vis des autres peuples ou nations.

En d'autres mots, le mythe de la conscience du groupe doit être ancré dans une réalité symbolique, physique, historique, mythique et psychologique pour réussir à rassembler les masses autour de la nation. Ainsi, il faudrait nuancer cette remarque en ajoutant, avec Harold Isaacs (1989), que l'ethnicité commune n'est pas une condition suffisante à la création de la nation sans la présence d'une « volonté commune ». Nous avons fait la démonstration de cette idée dans notre thèse de doctorat, dans le cas de la reconstruction post-confliktuelle au Liban (Hsab, 2002), où la volonté de vie commune avait pris le dessus sur les pratiques sécessionnistes des milices et des belligérants des conflits armés interconfessionnels.

4.2 La matrice religieuse

Le second facteur ayant contribué au succès du nationalisme fut son ancrage dans la matrice religieuse, comme nous

l'avons souligné plus haut. Rappelons ici que l'idée du contrat entre Dieu et son peuple élu était très présente chez les nationalistes anglais. Au contrat s'ajoutait le messianisme chrétien qui se traduisait dans la conviction selon laquelle la mission spirituelle de la nation consiste à civiliser les peuples désavantagés et à les aider dans leur lutte pour se prévaloir d'une nation. De ce fait, le principe de l'autodétermination et même le droit à l'ingérence étaient enracinés, d'abord et avant tout, dans la conviction religieuse.

Par ailleurs, le transfert de loyauté vers l'entité politique séculaire de la nation, justifiant la position de plusieurs auteurs pour qui le nationalisme est contre la religion (Smith, Anderson, Hobsbawm et Gellner, entre autres), n'est qu'apparent. Isaacs (1989) note, à cet effet, que lors des transferts de loyauté en Europe du XVIIIe et du XIXe siècles, il n'était pas facile pour les masses de distinguer le divin de l'humain. Il s'agissait d'un transfert massif de pouvoir créant une confusion d'identification entre les intérêts de Dieu et ceux des apôtres de la nation. L'alliance des masses derrière la doctrine nationaliste s'effectuait, ainsi, à partir de l'identification ethnoreligieuse qui, elle, est fondée sur les mythes des origines.

Par ailleurs, même dans les unités politiques les plus séculaires, la nation a toujours une identité religieuse qui la sous-tend. La séparation de l'Église et de l'État dans les pays occidentaux, par exemple, n'a pas été accompagnée de la négation de la religion qui survit aussi bien dans les cérémonies et les commémorations officielles que dans les discours publics. Et les tensions que ces pays vivent occasionnellement dans leur rapport avec leurs citoyens non-chrétiens traduisent bien la force de la matrice religieuse dans la formation de l'identité nationale.

Seul le communisme avait véritablement essayé d'éliminer les formes religieuses de la vie des citoyens avec, comme résultat, l'échec dont nous étions tous témoins et le retour en force des identités religieuses comme en ont témoigné les guerres de l'ex-Yougoslavie et du Kosovo.

À titre d'exemple, Nira Yuval-Davis (1993) insiste sur le lien inhérent entre la centralité des codes religieux avec les codes de la culture nationale. Elle remarque qu'aux États-Unis le slogan national est « In God We Trust ». Par Dieu, il est fait référence au Dieu chrétien, ou, au mieux, au Dieu judéo-chrétien. Ainsi, Yuval-Davis rappelle que les mythes bibliques et les fêtes chrétiennes comme les fêtes nationales, de même que l'éthique et l'héritage nationaux, sont fondés sur les codes religieux du christianisme. De leur côté, Mona Abaza et Georg Stauth (1990) vont plus loin lorsqu'ils soutiennent que le fondamentalisme religieux n'est pas une réaction contre trop de sécularisation et de modernisation, comme on a tendance à croire. Plutôt, il s'agit d'une réaction contre « une fausse transposition du langage religieux dans le langage de la modernité ». Par conséquent, la construction des pouvoirs en Europe est restée attachée profondément au discours religieux et aux cérémonies officielles des Églises des États.

4.3 Les diversités de son interprétation

Le troisième facteur ayant contribué au succès du nationalisme comme principe politique, peut être lié aux deux précédents sans en être nécessairement le corollaire. Il s'agit de la diversité des nationalismes du monde car, malgré son cadre institutionnel commun, le nationalisme n'est pas vécu et interprété de la même manière partout. Donc, les critères qui le définissent sont culturellement distincts. Cela implique, par exemple, que les nationalismes qui ont adopté le modèle parlementaire occidental dans sa forme ne fonctionnent pas selon le même contenu. L'acte même de se retirer derrière un rideau, de cocher un nom et de déposer son bulletin dans l'urne n'a pas la même signification dans un pays que dans un autre.

La religion, l'ethnicité, la langue, les particularismes communautaires et autres marqueurs culturels jouent un rôle déterminant dans l'interprétation locale de chaque acte, de chaque nationalisme. Tout comme Walker Connor (1972) et Anthony Smith (1990), nous croyons que la modernité n'est que le catalyseur qui a amplifié les forces ethnonationalistes en place et non leur géniteur.

Conclusion

Aujourd'hui, l'unité politique nationale continue d'être le seul cadre institutionnel reconnu et légitimé sur la scène internationale. Cela justifie une bonne partie des revendications des mouvements sécessionnistes, à la recherche de reconnaissance sur cette scène. Leur lutte prend souvent la forme d'une lutte contre les inégalités et la discrimination dont ils sont victimes. De leur côté, les mouvements protectionnistes, qu'ils soient de droite ou non, criant à la contamination culturelle, soit de l'immigration ou des produits étrangers, clament la redéfinition de l'identité nationale

face aux transformations accélérées des rapports internationaux. Ils s'appuient, eux aussi, sur la pureté de leur culture ethnoreligieuse aujourd'hui menacée. Quant aux mouvements fondamentalistes, ils font fi de tous les systèmes étatiques actuels et ne reconnaissent d'autres doctrines que la leur. Une doctrine fondée sur l'appartenance ethnoreligieuse dont ils ont fixé eux-mêmes les paramètres. Toujours est-il que les facteurs conjoncturels à l'intérieur desquels ces mouvements opèrent, en l'occurrence la modernité et la mondialisation dans tous leurs états, ne suffisent pas pour justifier leur montée ni leur succès. Il s'agit ici du point principal de notre démonstration.

Ainsi, nous avons démontré que le nationalisme est un processus complexe, moderne dans sa forme, ancien dans son contenu : ancré dans les mythes et les croyances religieuses et dans la définition d'une ethnicité commune. Il n'est pas le fruit unique d'une construction politique issue de la modernité et du libéralisme. Il est, de surcroît, un processus d'identification et de transmission d'un héritage commun à travers les réseaux de communication interpersonnels.

Les moyens de transport et les technologies de communication, les parades et le langage nationalistes sont les véhicules du dernier et non sa cause. En d'autres mots, la massification de l'ethnonationalisme n'est pas que coercitive et descendante : de la classe dirigeante vers le peuple. Elle est d'abord et avant tout séduisante, car faisant appel à, ou bien sous-entendant, toutes les appartenances primaires, de la religion à l'ethnie et au communautarisme le plus étroit.

Quant au rôle du capitalisme, il faut le reconnaître pour expliquer la montée des nationalismes. C'est un système qui, en effet, fonctionne bien au sein de la nation, mais qui aurait pu procéder et prospérer à petites échelles, et il aurait même pu se dresser contre le nationalisme d'antan si ce dernier n'avait pas été déjà en marche, comme le souligne bien Carlton Hayes (1931).

Par conséquent, la renaissance du nationalisme et des fondamentalismes, de ce que nous avons qualifié d'ethnonationalisme, se nourrit des facteurs conjoncturels de la mondialisation pour se justifier, sans que cette dernière en soit la cause. La dichotomie, ou même la complémentarité, entre *Jihad* et *McWorld* est une fausse proposition. Le premier peut être ethnique, idéologique, religieux et parfois même philosophique. Le second est économique et matériel.

L'opposition véritable à *McWorld*, en tant que mouvement anti-démocratique, se trouve dans les mouvements anti-systémiques qui essayent de trouver des alternatives concrètes au libéralisme inconditionnel et à tout le processus de mondialisation en cours. Ces mouvements ne sont pas nécessairement violents ou nationalistes. Ils ne sont pas ethnistes ni fondamentalistes. Ils sont plutôt pacifistes, humanistes, écologistes et antiracistes. Ces mouvements anti-systémiques transfrontaliers sont présents à Seattle, à Québec, à Gênes, à Berlin, à Ottawa, à New York et ailleurs.

En terminant, nous devons reconnaître que la dimension communicationnelle, celle qui consiste à étudier les moyens et les processus symboliques qui permettent aux communautés de préserver leurs identités et, par conséquent, à l'ethnonationalisme de re-émerger en parallèle, par-dessous ou par-dessus le phénomène de la mondialisation, fut éclipsée par notre étude historique. Notre but étant d'insister sur la nécessité de sortir du lien causal entre deux manifestations apparemment contradictoires, mais dont le développement est historiquement distinct. Le comment du maintien de l'ethnicité fera sûrement l'objet d'une autre intervention. D'autre part, nous reconnaissons que l'étude des contextes d'émergence du nationalisme ailleurs qu'en Europe, surtout à travers une littérature plus vaste, mérite d'être mobilisée.

Cela étant dit, nous croyons que la perspective historique que nous avons adoptée au sujet de l'ethnonationalisme nous permet de mieux appréhender les enjeux des crises et des conflits actuels, de mieux les comprendre et, par conséquent, de mieux les résoudre : trouver des solutions historiques à des problèmes politiques.

Références bibliographiques

ABAZA Mona et Georg STAUTH (1990), « Occidental Reason, Orientalism, Islamic Fundamentalism : A Critique », dans ALBROW Martin et Elizabeth KING (dir.), *Globalisation, Knowledge and Society*, London : Sage, p. 209-230.

ANDERSON Benedict (1993), *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York : Verso.

- BALIBAR Etienne et Immanuel WALLERSTEIN (1988), *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*. Paris : La Découverte.
- BARBER Benjamin (1996), *Djihad versus McWorld, mondialisation et intégrisme contre la démocratie*, trad. de l'américain par Michel Valois, Paris : Desclée Brouner.
- CONNOR Walker (1972), « Nation-building or Nation-destroying ? », *World Politics*, n° 24, p. 319-355.
- DIECKHOFF Alain (2001), « Le nationalisme dans le monde global », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 10, n° 1, p. 30-40.
- FUKUYAMA Francis (1992), *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris : Flammarion.
- GELLNER Ernest (1989), *Nations et nationalismes*, trad. de l'anglais par Benedict Pineau, Paris : Payot.
- HAYES Carlton (1931), *The Historical Evolution of Modern Nationalism*, New York : Russel & Russel.
- HOBBSBAWM Eric (1990), *Nations and Nationalism since 1780*, Cambridge : Cambridge University Press.
- HSAB Gaby (2002), *Communication humaine et reconstruction du sens : Théorie et pratique. Exodes et retours dans la guerre du Liban, une mémoire pour l'avenir*, thèse de doctorat, Montréal : Université du Québec à Montréal, Département des communications, 353 p.
- HUNTINGTON Samuel (1997), *Le choc des civilisations*, trad. de l'anglais par Jean-Luc Fidel, Paris : O. Jacob.
- ISAACS Harold (1989), *Idols of the Tribe : Group Identity and Political Change*, Harvard : University Press.
- KOHN Hans (1955), *Nationalism : Its Meaning and History*, Princeton : Van Nostrand Compagny.
- KOHN Hans (1944), *The Idea of Nationalism : A Study of Its Origin and Background*, New York : Macmillan.
- LEFEBVRE Henry (1988), *Le nationalisme contre les nations*, Paris : Méridiens Klincksiek.
- MATTELART Armand (1995), « La revanche des cultures », *Le Monde Diplomatique*, août, p. 80-82.
- MATTELART Armand (1996), *La mondialisation de la communication*, coll. « Que sais-je ? », Paris : P.U.F.
- PÉREZ-AGOTE Alfonso (1999), «Thèse sur L'arbitraire de l'être collectif national», dans PÉREZ-AGOTE et al. (dir.), *Les nouveaux repères de l'identité collective en Europe*, Paris : L'Harmattan, p. 19-32.
- RAVAULT René-Jean (1986), « Défense de l'identité culturelle par les réseaux traditionnels de "coersédution" », *Revue internationale de science politique*, vol. 7, n° 3, p. 251-280.
- ROUDOMETOF Victor (2001), *Nationalism, Globalization, and Othodoxy. The Social Origins of Ethnic Conflict in the Balkans*, Westport, Connecticut, London : Greenwood Press.
- SMITH Anthony (1990), « Toward a Global Culture ? », dans FEATHERSTONE Mike (dir.), *Global Culture. Nationalism, Globalisation and Modernity*, Londres : Sage, p. 171-191.
- SMITH Anthony (1981), *The Ethnic Revival*, Cambridge : Cambridge University Press.
- SMITH Anthony (1979), *Nationalism in the Twentieth Century*, New York : New York University Press.
- WALLERSTEIN Immanuel (1991), *Geopolitics and Geoculture. Essays on the Changing World-System*, Cambridge : Cambridge University Press.
- YUVAL-DAVIS Nira (1993), « Nationalism and Racism », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 20, p. 183-202.

Pour en savoir plus

Revue analytiques et critiques traitant des relations internationales, des migrations et de citoyenneté :

Cultures et conflits, <<http://www.conflits.org/index.php3>>

Bulletin d'histoire politique, <<http://www.unites.uqam.ca/bhp>>

Suffrage universel, <<http://www.users.skynet.be/suffrage-universel/>>

Mémoires, Identités, Représentations, Histoire comparative de l'Europe, <<http://www.univ-tlse2.fr/histoire/mirehc/>>

Passerelles, <<http://www.passerelles.org/>>